Rés 35300-3/3

LÉONCE C***

CASSAIGNAU

POÈTE GASCON

Observations critiques sur son Œuvre

Ingenium jucundum, umbratilis vita.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

TOULOUSE
TYPOGRAPHIE H. MONTAUBIN
1, Petite Rue Saint-Rome, 1.

1883

A la Société Académique Franco-Hispano-Portugaise

de Toulouse

HOMMAGE DE L'AUTEUR

L'un de ses Membres.

CASSAIGNAU

Il faut ne demander à l'arbre que son fruit, priser le naturel plus que l'artificiel, chercher la pomme en Normandie, l'orange en Andalousie et l'olive en Provence. Admirez tant qu'il vous plaira une plante exotique, née en serre chaude et dans un pays froid : je préférerai toujours, pour ma part, à ce produit factice de votre industrie et de vos soins un fruitier vigoureux, poussé en pleine terre et dans sa véritable terre.

La poésie, fruit par excellence de tout idiome, n'a pas de meilleure saveur que celle qui révèle son origine ; et, de même qu'il n'est de vin réputé que celui qui, à défaut de toute étiquette, accuse sa provenance par son bouquet, on peut dire aussi que c'est à l'accent, au goût de terroir que chaque pays reconnaît son poète national.

Ceci appelle toutefois une distinction.

Nous ne prétendons pas, dès les premiers mots, qu'il soit nécessaire, pour faire œuvre de poète ou d'artiste, de chanter le *ranz* de la vallée natale, à quoi l'on est immédiatement reconnu pour gascon, suisse ou franc-comtois et accrédité comme tel : tout autre est notre pensée. L'art est, bien au contraire, dans son plus grand caractère, indépendant des questions de clocher ;

il est de tous les pays et de tous les temps, s'adresse à tous, vise à toucher chacun et n'exclut personne de sa sphère de rayonnement. C'est ainsi, par exemple que l'*Iliade* et la *Divine comédie* sont du domaine public de la pensée, font partie du patrimoine commun de l'humanité ; et, à cet égard, ce qui est vrai de la poésie, l'est également de la musique et des arts du dessin. Nous disons seulement que ce sont le parfum *sui generis*, la note indigène qui, entre tous les caractères accessoires d'une œuvre d'art de modestes proportions, en font le principal attrait. Déplacé, hors de mise dans les grands sujets, cet élément devient au contraire le charme d'un tableau de genre et lui assure son originalité. On a pu reprocher à Virgile, né à Mantoue, de laisser trop voir, dans sa poésie, les façons de parler de sa province : croyez que ce reproche, qui peut s'appliquer à l'*Enéide*, n'atteint en rien les *Bucoliques* ni les *Georgiques* et que, si les bergers du poète latin sont Mantouans, ils ne peuvent que gagner à le montrer. Les Bretons de Brizeux ne sont pas seulement paysans : ils sont Bretons, c'est-à-dire qu'ils réunissent et incarnent en eux-mêmes les mœurs, les croyances, les caractères particuliers à la Bretagne, faute de quoi ils seraient des paysans de convention, vrais personnages de paravent ou d'opéra-comique. Si les héros de Mistral ont tant d'énergique vérité, c'est qu'ils sont pareillement et bien franchement Provençaux.

La nature étant diverse, c'est diversement et selon les particularités de chaque ciel qu'on doit nous la peindre. Arrêtez un Berrichon devant le tableau de la *Fenaison* de Rosa Bonheur : « Voilà, dira-t-il, un paysage de mon pays ». Récitez dix vers du poète Cassaignau en présence d'un Gascon, et le Gascon répondra sans hésiter à votre tirade : « Ceci est du pur beaumontois » ; ce qui non-seulement voudra dire : « C'est là le lan-

gage de Beaumont », mais bien encore et surtout signifiera : « Je retrouve dans cette poésie le caractère, l'accent, les habitudes du petit pays qui se nommait autrefois la Lomagne ».

Il n'est pas donné à chacun de se montrer national à de telles conditions, et ne reproduit pas qui veut, dans quelque œuvre d'art digne de ce nom, l'esprit, le caractère et les mœurs de sa patrie. Parmi ses qualités (et il en a de charmantes), celle qui distingue Cassaignau et lui donne son relief bien personnel, c'est qu'il est, avant tout, *du crû de son quartier* et, pour bien dire, le seul poète de ce crû-là ; car il ne faut pas compter Bénazet, faiseur de bouts-rimés et d'*impromptu*, — non dépourvu d'esprit toutefois, — pauvre rhapsode qui colportait et vendait lui-même dans les foires les produits de sa muse bohême, et encore moins Belmontet (de Larrazet), triste coryphée des cantates impériales.

La Lomagne (si nous jetons un coup d'œil sur le pays, avant d'étudier le poète qui l'a chanté) nous représente une petite contrée essentiellement agricole, fertile et paisible. Quoique voisine de la Garonne et peu éloignée de Toulouse, elle a gardé longtemps son activité propre et trouvé moyen de se suffire à elle-même, sans réclamer beaucoup aux pays voisins. Ennemie du luxe et vendant bien ses produits, elle a pu s'enrichir sans dépenser ; placée à l'écart des grandes voies de communication, elle a appliqué sa propre industrie à son bien-être et, par là même, a dû demeurer, faute d'échanges de produits et d'idées, quelque peu primitive. Ceci suffit à expliquer l'importance de Beaumont, centre et chef-lieu de ce riche canton. Le géographe Elisée Reclus a relevé que ce côté du bassin de la Garonne, qu'arrosent, en groupe parallèle et serré, la Baïse, le Gers, l'Arrats, la Gi-

mone et la Save, est, de tous les pays de France, celui qui consomme le moins de houille et possède le moins de débits de boissons ; il fait remarquer aussi combien il est admirablement propre à la culture, étant sillonné de rivières, et conclut de ces trois observations que les habitudes de tempérance et d'économie ont dû y être, de tout temps, sévèrement gardées. Et le savant ne se trompe pas en cela : le Gascon est, en effet, sobre, économe, paisible. Le Beaumontois, en particulier, joint à ces mérites celui de la bonne humeur : il est jovial et gouailleur ; le sel de sa conversation, pour être un peu gros, n'en est pas moins de la bonne marque. Quant à son patois, s'il est plus rude que l'agenais, il se montre vif, coloré, abondant en images et très imitatif dans sa forte harmonie. Vienne la locomotive jeter sa fumée sur ces rives tranquilles ; que l'on construise cette voie ferrée, depuis longtemps promise aux riverains de la Gimone ; et le niveau social fera rapidement disparaître les différences qui peuvent exister encore entre les naturels du Cauzé ou de Lamothe et les citoyens de tout autre pays. Alors le patois s'altèrera dans nos villages ; et celui qui voudra savoir quels furent autrefois l'esprit et les coutumes, dans ces parages agrestes, ne pourra mieux faire que de feuilleter le volume des *Fantaisies et Loisirs d'un médecin de la Lomagne,* où ils se reflètent, comme en un miroir fidèle.

Mais n'est-il pas pénible de songer, dès aujourd'hui, que la notoriété de ce livre n'a pas franchi la zone du midi, que tant de gracieuses inspirations sont encore lettre morte pour nos linguistes et nos critiques parisiens, si généreux autrefois pour Jasmin ? — De tous les pays, c'est la France, a-t-on dit, que les Français connaissent le moins ; on pourrait ajouter que, de toutes les littératures, c'est aussi la leur qu'ils ignorent

le plus. Soit fierté, soit indifférence, notre poète déteste d'ailleurs la réclame et le bruit. « Comme un escargot, toujours dans ma coquille, dit-il lui-même, il me répugne d'aller déclamer, pommadé et nu-tête, dans ces riches salons où Jasmin se démène et frappe dans ses mains, quand l'auditoire est muet (1). » — Poète et modeste : voilà deux qualités qui jurent de se voir accouplées, n'est-il pas vrai ? et dont la dernière vaudra certainement à notre auteur le sérieux appoint d'éloges qu'elle mérite, quand l'heure de la justice aura sonné pour lui. Car il faudra bien que la critique y vienne, et elle y viendra. Patience ! Vous entendrez dire, quelque bon jour, qu'un astronome de lettres a découvert une planète inconnue, un nouveau poète gascon (il y aura mis le temps). Le public alors écarquillera les yeux du côté du midi et enverra des couronnes, qui s'en iront fleurir, hélas ! sur des cheveux blancs.

Eh bien, tant pis pour Paris, tant pis pour les journalistes qui nous laissent faire ici un métier qui n'est pas le nôtre, tant pis surtout pour le lecteur qui aura le droit de trouver bien vil le plomb de ce commentaire, en regard des paillettes d'or pur que nous allons détacher du livre. S'il est vrai, comme le prétend Voltaire, que le plus beau privilège de la critique soit de savoir admirer, ce mérite, à défaut de tout autre, nous le revendiquons, sans compter le plaisir qui va nous être donné de signaler à quelques-uns un talent trop ignoré. Cueillons donc quelques fleurs dans cette jolie gerbe, pour en faire un bouquet ; faisons un choix dans cette collection de frais paysages, que plus d'un maître signerait sans se faire prier.

Médecin de campagne, Cassaignau a tout d'abord

(1) *Boutade*, à M. Bories.

chanté les difficultés et les dégoûts de sa profession. Ce poème des *Tribulations*, qui est le premier du volume, fut sans doute aussi le premier produit de sa muse : l'auteur s'y montre déjà maître de sa manière, plein de verve et parfait de naturel. S'il possède son sujet, vous pouvez l'imaginer ; et comme il connaît le paysan, comme il lui fait tenir son vrai langage !

« Mon père s'étouffe tout à fait, monsieur ! s'il vous plaît, il vous faut venir ! Je crois qu'il a un morceau au gosier ; et l'on ne sait comment s'y prendre ; suivez-moi, si telle est votre bonté. — Y a-t-il longtemps qu'il s'est alité ? — Pensez, monsieur ! l'autre semaine : il y a huit jours que quelque chose l'étrangle ! Il ne peut pas du tout haleter... il tire la langue tant qu'il en a, tout ce qu'il prend lui semble étoupes ; il n'a mangé que deux fois de la soupe, en tout depuis ce matin !... » (1).

S'agit-il de vacciner les petits enfants :

Les mères vous font mille questions, veulent le vaccin choisi, disent : « Monsieur, vous êtes prévenu ; vous ne mettrez pas à mon enfant du vaccin du premier venu. » Je vous jure que dans le village il n'y a personne de plus avarié, qui ait le corps plus rétamé que celles qui vous tiennent ce langage 2).

---

(1) « Moun pay s'estoffo tout à fèt,
Moussu ! sibouplèt, bous caou bengué !
Cresi qu'a un mos aou ganitèt,
E l'on sab pas coumo s'en prengué ;
Sieguètz-mé, s'es bosto bountat ?
— Y a loug-tens que s'es alièytat ?
— Jutjatz, moussu ! l'aouto semano :
Houèyt jours a que caoucom l'escano !
Pot pas brico mès panthena...
Tiro la lenguo tant que n'a,
Tout ço qué preng le semblo estoupos,
A pas minjat que dus cops soupos
Entre tout, dempèi de maïtin !... »

(2) Las mays bous hèn milo questious;
Bolon la baccino triado ;
Dison : « Moussu ! sètz prebengut :
Boutaratz pas à moun maynatgé
Picoto d'ou prumè bengut ? »
Bous jogui qué dins lé bilatgè
Y a pas digun de més ganmat,
Qu'aoujo le cos mès estamat
Que tchi bous teng aquet lengatge !

(*Las Tribulatious d'un Médécin dé campagno*, cant prumè).

Mais c'est au règlement des honoraires qu'il faut entendre le client :

« Monsieur, voyez ma position : je suis malheureux comme personne au monde ! il vous faudrait, si telle est votre bonté, attendre au moins que la Saint Jean fût passée ; comme vous savez, le grain est fort cher ; je vous paierai sûrement, quand il me sera aisé !... » Bonnes raisons me donne-t-il tant et plus... Mais de payer il n'a jamais le loisir !...

Tous ne sont pas ainsi ; il en est de raisonnables et qui, lorsqu'ils viennent payer, certainement sont aimables : ils arrivent un beau jour, après la récolte, avec un joli présent : un lapin privé, une paire de pigeons maigres, un panier de guignes, ou autres bagatelles, choses qui ne valent pas au juste dix liards ! .. Ils se croient avec cela plus qu'à moitié quittes

Ils vous doivent trente francs et n'en donnent que douze !... Ils entendent pourtant que le compte soit biffé. Dites-vous au campagnard : « Mon ami, ce n'est pas assez ! .. » il n'en donnera pas davantage, fiez-vous-en à moi ; et, quoique un tel mécompte vous semble dur, si vous ne le tenez pas quitte, il ne reviendra pas vous chercher 1).

Le poète prend ensuite à partie le rebouteur, l'empirique et le devin, trois fléaux de l'art médical à la campagne ; et il vous les secoue, vous les étrille ! C'est pain bénit, convenons-en ; car on ne saura jamais tout le mal que ces consultants marrons font à nos populations rurales, surtout quand ils couvrent d'une robe noire les vilaines pratiques de leur malfaisante indus-

---

(1) ... « Moussu, bejats ma pousitioun :
Sèou malhurous que'gna pas dins le mounde !...
Bous caléré, s'aco's bosto bountat,
Atend'aou mens que Sent-Jouan sîo passat ;
Coumo sabètz, le granatgé es fort care ;
Bous pagarèi, dessigu, quand me pare... »
Bounos rasous, me douno tant e mès...
Mès de paga, le paro pas jamès !...

Toutis soun pas ataou, gn'a que soun rasounables,
E quan bengon paga, dessigu, soun aimables :
Arribon un boun jour, d'un cop quan estiouat,
Damb'un poulit présent : sera un lapin priouat,
Un pareil de pijous, magres coumo'scarcelos,
Un panè de guindouls, ou d'aoutos bagatèlos,
Caousos que balon pas aou just que dex ardits !...
Se creson damb'aco plà mès de mièygits quits...
Bous diouon trento francs, ne baillon pas que doutzé !...
Entendont, cependant, que le counde se croutze...
Digatz-lé aou campagnard : Moun amic, gn'a pas prou !...
Né dounara pas mès, rapourtaz-bous à jou ;
Quoique de pèrde tant ab troubetz fort esquèrre,
Se le tenguetz pas quit, bous tournara pas quèrre !...

(*Las Tribulatious*, cant cinquièmo).

trie, — ce qui s'est vu et se voit encore non loin du Cauzé, lieu de résidence de notre auteur. Donnons, à ce sujet et en passant, un regard au portrait qu'il trace d'un charlatan :

De l'illustre personnage je ne connais ni le nom ni l'âge (oh ! que si bien, vous connaissez son nom et sa qualité, malin poète) ; mais je juge, à ses longues dents, qu'il est sevré depuis longtemps... et je soutiens, d'après sa face, sans craint d'être démenti, que ce fameux gascon de race naquit le jour de Saint-Ignace et vint au monde tout vêtu !... Large de reins comme un banc de lavandière, nez barbouillé de tabac, front écrasé, ce n'est pas la faconde qui lui manque. ni le toupet, fût-il rasé. De sa tête ornement superbe, ses oreilles, que Dieu conserve, semblent, plus grandes qu'il ne faut, les deux anses d'une marmite ; mon coup d'œil de physionomiste me dit, à première vue, que son cerveau est fort épais, ce qui indique l'homme de poids... enfin son abdomen m'assure qu'il n'est pas le bourreau de son corps, qu'il boit dur, qu'il mange un morceau et qu'il aime la bonne provende...

De nuit comme de jour, ceux qui vont consulter l'oracle, un à un, passent à tour de rôle, comme les ânes au Bazacle... (1).

---

(1) Jou, de l'illustre persounatge
Counegui pas lé noum, ni l'atge,
Mès jutgi per sas loungos dents,
Qu'es despoupat dempèi loung-tens...
E sustengui, d'apèi sa faço,
San crento d'este dementit
Qu'aquet famus gascoun de raço,
Nechut le joun de sent Ignaço,
Bengouc aou mounde tout bestit !...
Large de rens coumo'no banco,
Naz tabatous, frount escrazat,
Es pas la blago que le manquo,
Ni toupet quan sera rasat.
De soun cap, ornoment superbe,
Sas aoureillos, Diou las counsèrbe,
Semblon mès grandos que nou caou,
Las dios armèros d'un metaou ;
Moun cop d'œil de physionomisto
Me ditz à la prumèro bisto
Que soun cerbet es fort espés,
Ço qu'endico l'home de pés...
Anfin, soun bente m'assiguro
Qu'és pas le bourrèou de soun cos,
Que pinto dur, que minjo'n mos,
E qu'aimo la bouno pasturo...

Que sîo de nèit, que sîo de jour,
Les que ban counsulta l'oracle,
Un en per un, passon à tour,
Coumo les azés aou Bazacle...

(L'Oracle de Sent-Criq).

Tudieu ! monsieur le troubadour, vous avez le scalpel acéré et il fait bon être de vos amis. Votre mercuriale est juste d'ailleurs : vous défendez ici vos droits, qui sont aussi ceux de l'humanité, et nul mieux que vous ne pouvait nous dire combien l'empirisme d'un côté, et les maigres honoraires de l'autre, font de tort à votre profession, dans le pays dont nous sommes. Il faut lire tout cela, sans rien omettre, et quelques extraits de cette satire sanglante ne peuvent donner qu'une faible idée de l'ensemble. La muse de Cassaignau, dryade coquette et bien attifée d'ordinaire, emprunte ici le masque et le poignard de Némésis. Eh bien, cela est sain et équitable autant que dur ; et l'Académie de Médecine se devrait à elle-même de couronner de l'un de ses prix cette revendication énergique et poétique des immunités de la science.

Mais cette lyre a plus d'une corde, et sa musique, lorsqu'elle chante ou imite les harmonies de la nature, est d'une incomparable douceur :

... Je voudrais bien savoir quel est cet oiseau, qui va devers le ciel, tout droit comme un cordeau

Il monte toujours, toujours et monte encore. Que dis-je? Je le vois qui descend ; mais je me trompe, il remonte déjà !... il ne monte plus, mais descend tout en chantant :

« Je viens chaque année, après l'automne, avec la grive ma compagne ; je ne fais de tort à personne, si ce n'est que j'amasse quelque grain (1) *;*

---

(1)... Bouleri plà sabé quin és aquet aouzèt
Que ba decatz aou ceou tout dret coumo'n courdet ?

Mounto toutjour, toutjour, et mounto encaro ;
Que disi jou ? Le besi que debaro ;
Mès me troumpi, dejà tourno mounta !...
Mounto pas mès, debaro en tout canta ?

« Bengui cad'an apèi l'aoutouno,
Dan la grioun ma coumpagnouno ;
Tengui pas nal tort à digun,
Sounco m'amasse caouque grun ;

enfin, je suis l'alouette, qui chante tirelirette, et piou-piou-tire-lira, tire-lire-larira !

« *Je déploie mon aile et monte sans échelle, par le froid et la neige, vers le Dieu du ciel.*

« .. *L'air vif qui en avril se détourne, me chasse l'été d'ici :* tire-lire, piou-piou !!! (1). »

Et cette matinée de printemps, n'est-elle pas charmante aussi ?

L'hiver s'en est allé, avec sa barbe de givre ; la neige ne tombe plus, le corbeau est parti ; de par delà les mers, l'hirondelle est arrivée ; des treilles hâtives est sorti le bourgeon, et déjà nous voyons la nature prendre sa robe de verdure. Nous sommes à la fin du mois d'avril : les oiseaux bâtissent leur nid, disent tous leur joli ramage, gazouillent, et le rossignol, le merle, le chardonneret, le loriot, se répondent dans leur langage. Six heures du matin (2)

---

(1) Anfin, jou scou la laouzeto
Que canti *tiro-lireto ;*
E piou-piou-tiro-lira,
Tiro-liro-larira ;

Jou desplègui moun alo
E mounti sans escalo,
Dan le fred e la nèou,
Decatz aou Diou d'ou cèou.

. . . . . .

L'aire biou
Qu'en abriou
Se biro
Me tiro
L'estiou
D'aciou :
Tiro
Liro
Piou
Piou !!! »

(La Laouzeto).

(2) L'hiouèr s'en es anat dan sa barbo giourado ;
La nèou toumbo pas mès, le courbas és partit ;
De per delà las mars, l'hiroundo és arribado ;
Des icherments primaous le bourroun és sourtit
E deja besen la naturo
Prengue sa raoubo de berduro.
Sen à la fin d'ou més d'abriou :
Les aouzèts en bastin lour niou,
Cadun dins soun poulit ramatgé,
Gazouillon, e le roussignol,
Le merlé, le cardin, l'aouriol,
Se respounon dins lour lengatgé.
Souno siès houros d'ou maitin ;

sonnent ; le ciel couleur de satin charme les yeux, on dirait que l'aube y a laissé un pan de sa robe ; le sol e il dégourdi est sorti d'un nuage mordoré ; et la brise, qui évente, caresse l'a rbre qui verdoie On dirait enfin que le bon Dieu permet une belle journée, parce qu'aujourd'hui Barthélemy se marie avec Bernarde !... (1).

Cela est rustique, direz-vous : c'est la nature comprise et sentie par un paysan. — Oui certes, et je mets cette franche rusticité bien au-dessus de toutes les fades descriptions de Léonard, de Parny, de Roucher. Ici point de mythologie, point de faunes ni de sylvains, point de bergères en paniers, à houlettes d'ivoire, à souliers de prunelle. C'est la vraie nature, admirée par celui qui, la voyant chaque jour face à face, a su en pénétrer tous les charmes secrets.

Laissez-moi vous montrer encore ce rayon de soleil matinal, qui joue sur le lit d'une jeune fiancée :

Le soleil est levé depuis déjà beau moment ; accablée de sommeil, brûlante dans son lit, Marionnette dort... elle a rêvé cette nuit. Son esprit est navré et son corps se repose, pendant la fraîcheur du matin : depuis qu'elle est fiancée, l'aube s'en est allée, toute rouge comme satin, mouiller par deux fois la fleur bleue du lin, les haies, les vignobles et l'herbe de la prairie (2),

---

(1) Le cèou qu'és coulou de satin,
Charmo les œils, diren que l'aoubo
Ya dichat un pendoun de raoubo ;
Le soureil escarrabillat
Es sourtit d'un crum mirgaillat,
E le bent de biso, qu'airejo,
Caresso l'aoubre que berdejo.
Diren anfin que le boun Diou
Permet uno bèron journado,
Perço qu'ahouey le Bourtoumiou
Se marido dan la Bernado !...
(*Mariouneto la Dounzelo,* prumèro paouzo.)

(2) Le soureil és leouat ya d'aco bèro paouso ;
Atucado de soun, brullento dins soun lièyt,
La Mariouneto drom... a saounejat auèit.
Soun esprit n'es macat e soun cos se repaouso
Pendent la frescou d'ou maitin :
Desempèy qu'a fiançat, l'aoubo s'en és anado,
Touto roujo coumo satin,
Muilla pendent dus cops la flou bluyo d'ou lin,
Las sègos, les bignès e l'hèrbo de la prado,

de ces larmes qui sont des gouttes de rosée. Avez-vous jamais vu sourire un poupon, quand il est repu de lait? Toujours il sautille sur les genoux de sa mère et toujours la baise. Ainsi pareillement le soleillet, semblable à l'innocent qui saute, brille sur le front et la joue de la fillette, tout en scintillant; car lui aussi veut lui donner baiser sur baiser (1).

Les deux citations qui précèdent sont tirées du poème de *Marionnette la Donzelle*. De cette œuvre, l'une des meilleures du recueil, détachons encore un tableau de noce villageoise, étonnant de relief, naïf comme la pure vérité, sincère comme les paysanneries de Courbet:

Tout est fini... (pour ce qui est de la cérémonie) personne dans l'église ne demeure; l'on voit le curé au petit trot se retirer, car midi va sonner et sa cuisine est prête... son estomac à jeûn commence à crier famine... Le fifre déjà s'est mis à floler *(à siffler); et, mariés en tête, les gens de la fête vont pour s'attabler: la cloche sonne, midi retentit; le violon résonne, la mariée part; donzeaux et donzelles, brillant comme étoiles, bouquets à la main, et vieux de la troupe, tous bons à la soupe, avec elle s'en vont* (2).

---

(1) De legremos, que soun las goutos de rousado.
N'aouètz pas jamès bist rise un petit ninet
Quan es las de poupa? Toutjour ét saouturléjo
Sus ginouls de sa may, toutjour la poutounéjo:
Ataou, tabé, le soureillet,
Pareil à l'inoucent que saouto,
Rajo sou frount e sur la gaouto
De la maynado en tout baraneja,
Car, ét tabé, la bol poutounéja.
(*Mariouneto*, tresièmo paouzo.)

(2) Tout és fenit... digun dins la glèyse nou rèsto;
L'on bei le caperan aou petit trot fila,
Car ba souna mietjour e sa cousino és presto. .
Soun estoumac dejun coumenço de pioula...
Le pifraire, deja, s'és boutat à fioula,
E nobis en tèsto,
La gens de la hèsto
Se ban entaoula:
La campano souno,
Mietjour retentis;
Le biouloun rasouno,
La nobio partis;
Dounzels et dounzelos,
Luzents coumo estelos,
Le floc à la man
E biels de la troupo,
Touts bous à la soupo,
Damb'ero sén ban.

Tous les curieux du village, hommes, filles, femmes, jouvençaux, en général tous ayant bonne langue, sont groupés sur leur passage ; car chacun en ce moment-là veut dresser leur signalement. Une bonne maman édentée trouve la mariée mal coiffée, couronnée de travers et qu'elle marche aussi de côté ; un garçon qui cherche fortune, gros et hérissé comme un taureau, qui n'a trouvé ni blonde ni brune, parce qu'il est roux et cagneux, trouve que la mariée a la peau rude, car elle ne porte pas de boucles d'oreilles, avec son joli collier de grains ; une fillasse bossue, qui a quarante ans et qui grisonne, trouve l'époux mal rasé, peu élancé et mal chaussé. En fin de compte, tous bavardent, tous clabaudent, tous rient; mariés donzelles, donzeaux, sont tous mordus aux talons, car il n en est pas, d'où qu'il vienne, qui ne donne son coup de langue !... Pourtant on arrive à la maison ; le repas sera bientôt prêt ; vieux et jeunes, chacun s'apprête à donner un bon coup de dent. Trois grandes tables sont pavoisées et de viandes toutes garnies : bouillis, bœuf à la mode et fricandeaux, poules, chapons et lapereaux les couvrent ; et, sans plus tarder, chacun se met à débrider (1).

---

(1) Touts les curiousis d'ou bilatge,
Homes, hillos, bennos, goujats,
En general touts plà lengats,
Soun amoulats sur lour passatge ;
Car cadun, dins aquet moument
Bol tira soun signaloment :
Uno menimo escachalado
Trobo la nobio maou couhado,
Qu'a la gandarlo de traouès
E mès que marcho de guingouès ;
Un droullat que cerco fourtuno,
Gros et mouhut coumo'n taourel,
Qu'a pas troubat bloundo ni bruno,
Perço qu'es peou rous e garrèl,
Trobo pas la nobio pet fino,
E susteng qu'a pas bouno mino,
Car porto pas unis pendents
Dans soun poulit couliè de grens ;
Uno droullasso qu'es boussudo,
Qu'a quarant'ans et que peou-mudo
Trobo le nobi maou rasat,
Maou degaouchit et maou caoussat.
En de fini, toutis debison,
Toutis batalon, toutis rison ;
Nobis, dounzelos, dounzelous,
Soun toutis mourduts as talous,
Car gn'a pas nat, bengo d'oun bengo,
Que nou baille soun cop de lengo !...
Pourtant arribon à l'houstaou ;
La cousino sera lèou prèsto ;
Bieils e mès jouens, cadun s'aprèsto
Per douna un boun cop de cachaou.
Tres grandos taoulos soun floucados
E de car toutos pimparados :
Buillits, dobos e fricandèous,
Pouros, capous et laparèous
Las capèron ; e, san tarda,
Cadun se met a debrida.

Cuillers, fourchettes et faïence, dents et molaires, tout cela danse ; nul ne parle plus qu'un muet ; cependant on entend dans l'air comme le cliquetis ou le bruit du marteau du rétameur ; on croirait que mille chaudronniers frappent sur le cuivre tant et plus !

Enfin le bruit des fourchettes au bout d'un instant s'est apaisé, et donzelons et donzelettes caquettent en face du rôti. Une cuisinière rougeaude, l'œil éveillé, la joue luisante, avec une ronce au côté, vient tout en faisant courir le plat, entonner la chanson de circonstance : la joie poind sur son visage, quand les sous pleuvent drû... il faut voir comme elle fait des mines ! Mais si quelqu'un ne la paye pas, avec sa ronce elle l'égratigne !... — « Cesse de ronger cet os, épouseux, gratte ta poche ; toi, donzelle, donne deux sous ; toi, donzelon, une piécette ; toi, grand monsieur à cheveux blancs, donne-moi un écu de cinq francs ; et toi qui as la grenouille serrée, fouille-toi, cherche ta monnaie...» L'aïeul, d'un autre côté, qui s'est versé rasade, dit qu'il faut boire à la santé de la nouvelle mariée : tous les verres à ce mot (1),

---

(1) Cuillès, fourchetos e fayanço,
Dents e cachaous, tout aco danso :
Digun nou parlo mès qu'un mut ;
Cependent, on entend dins l'aire
Le brounzinadis ou le brut
D'ou marteret de l'abrasaire ;
Diren que milo pairoulès
Tuston sou couyre tant e mès !...

Anfin le brut de las fourchetos
Aou cap d'un paôuc s'es amourtit,
E dounzelous et dounzeletos
Caqueton dambe le roustit.
Uno cousinèro rousento,
L'œil eberit et la gaouto luzento,
Damb' uno roumèc aou coustat,
Beng, en tout hè courre le plat,
Entouna la cansoun d'usatge :
La joyo nèch sur soun bisatge
Quan plaou sosis à delaouas...
Caou bese coumo se degaougno !...
Mès se caoucun la pago pas,
Dambe la roumèc l'escarraougno !...
— « Rougagnes pas mès aquet os,
Nobi, grato-te la poutcheto ;
Tu, dounzelo, douno dus sôs,
Tu, dounzeloun, uno peceto ;
Tu, gran moussu, qu'as les peous blancs,
Baillo me un escut de cinq francs,
E tu, qu'as la granouillo redo,
Fouillo-te, cèrco la mounedo... »
Le payrin, d'un aoute coustat,
Que s'en a pres une rasado,
Dits que caou beoue à la santat
De la noubelo maridado :
Touts les beyres en aquet mot,

s'emplissent de vin jusqu'aux bords ; les donzelles tortillent du cou, les donzelons les embrassent ; le bruit du verre retentit dans l'air, et vite le violoneux s'en va jouer le ramelet ! .. (1).

Pour saisir à ce point le sens intime et profond des phénomènes naturels, pour rendre aussi fidèlement la note et l'accent des mœurs particulières d'un coin de pays, il faut avoir vécu là, de la vie champêtre, avoir vu chaque jour le laboureur, sur la glèbe et dans sa hutte de pisé, à la besogne comme à la fête : et quel autre, mieux qu'un médecin de campagne, pouvait observer à toute heure le colon de cette bonne terre beaumontoise ? Saint-Lambert et Delille mettaient leurs manchettes, s'enfermaient dans leur cabinet de travail et se disaient : « Nous allons décrire les saisons, les jardins et les bois ; » ils rimaient très galamment et fort bien ; mais leurs tableaux, dénués d'observation, ont tout juste la valeur de ce qui n'est pas observé ; la campagne a servi de prétexte à leurs déclamations ; ils ont fait du sentiment à froid et de la description sans modèle, à l'exemple d'une foule de peintres qui n'ont jamais passé les barrières de Paris et qui peignent, dans leurs ateliers bien clos, sur commande et à la douzaine, d'étranges paysages, — lesquels se vendent d'ailleurs fort bien. La Muse rustique est fière et demeure chez elle : c'est chez elle qu'il faut la trouver ; elle fuit vers les saules,

Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

C'est dans ses retraites préférées que notre poète l'a surprise ; et l'occasion pour lui a été quotidienne ; car

---

(1) Se plenon de bin e bourdejon ;
Las dounzelos torson le cot,
Les dounzelous las poutinejon ;
Le trindadis d'ou goubelet
S'entend à repounpi dins l'aire,
E bistoment le bioulounaire
S'en ba jouga le ramelet !...
(*Mariouneto*, prumèro paouzo).

l'on peut penser qu'au cours de ses pénibles tournées, par monts et par vaux, sous bois comme en plein air et par tous les temps, l'homme s'est souvent dédoublé ; j'entends que, tous les jours un peu, entre deux visites, le poète a remplacé le médecin et consolé celui-ci de ses ennuis par quelque chanson bien venue, que le crayon a notée, tout aussitôt, à même le carnet aux ordonnances. Ici le peintre a aimé son modèle, qui le lui a bien rendu ; il l'a vu et observé chaque jour, et par là s'explique l'intègre fidélité de la peinture.

La promenade est d'ailleurs le plus sûr véhicule de l'inspiration. Pendant plus de cinquante ans, le musicien Auber a fait chaque matin une chevauchée au bois et en a rapporté une mélodie qui, jetée aussitôt sur le papier, venait accroître le trésor du maître : quarante opéras-comiques sont venus de là, qui ont fait la joie de nos pères et que nous admirons encore. Quiconque veut bâtir prépare et réunit à l'avance ses matériaux ; et j'oserai prétendre qu'il n'est pas d'œuvre d'imagination qui n'ait été précédée de ce travail partiel, doux et facile comme toute besogne qui fait plaisir.

Aussi, quand je relis quelqu'un de ces refrains familiers, que les oiseaux ont chanté à l'oreille du promeneur matinal, et que celui-ci a si bien retenus, si imitativement reproduits, j'imagine voir le promeneur lui-même, arrêté sous un arbre, dans quelque sentier perdu, humant l'air de la forêt et notant la musique de cet orchestre du bon Dieu.

Eh mais ! que vous disais-je ? le voici parbleu bien à son poste d'observation ; il regarde, écoute et compose à mesure :

Le jour vient à grand pas ; toute riante, l'aube voile son lumignon dans un pan de sa robe ; les étoiles aussi, qui parsèment le ciel, s'éteignent toutes : les poltronnes n'aiment pas le soleil qui les éblouit.

Oh ! moi je l'aime !... lève-toi bien vite, bel astre du jour...

Le soleillet s'est mis à poindre !... il dore maintenant la toiture ! Je m'en vais trépigner la rosée, je m'en vais écouter dans le pré les petits oiselets qui piaulent, la mésange qui fait tchiou-tchiou, *et le pinson qui fait* piou-piou.

Je vois l'hirondelle qui bat de l'aile, en robe de deuil, et qui plane dans l'air avec le joli papillon. Par là-bas, sur une branchette, je vois un rossignolet, qui vient de boire à la régalade au ruisseau, avant d'entonner sa chansonnette. Tout chante, tout se réjouit ; de tout côté l'air résonne ; sur le chardon fleuri, j'entends chanter le chardonneret ; là-haut, sur un chêne noueux, j'entends aussi le coucou qui bavarde avec la pie... (1).

---

(1) Le jour beng à gran pas ; touto risento, l'aoubo
Se plègo le lutz-gran dis un cantoun de raoubo ;
Las estélos, tabé, que pinparron le cèou,
Se clucon toutos ; las pirolos
Aimon pas le soureil que les hè binbarolos.
Oh ! jou l'aimi !... lèou-te lèou,
Poulit astre d'ou jour...

. . . . . .

Le soureillet a puntejat !...
Aro daourejo la teoulado !...
Men baou trepeja la rousado ;
Men baou escouta, dins le prat,
Les petits aouzerous que pioulon,
L'aouriol et le mèrle qu'ichioulon
La meillengo que hè *tchiou-tchiou*,
E le pinsan que hè *piou-piou*.

Besi l'hiroundo qu'alatejo
Dambé sa raoubeto de dol
E que dins l'aire baranejo
Dambé le poulit parpaillol.
Atchi'nlà, sur uno branqueto,
Besi un petit roussignoulet
Que beng d'ou riou beoue à galet
Per entouna sa cansouneto.
Tout canto, tout se rejouis ;
De touts coustats l'aire brounzino ;
Sur la carducho que flouris
Entendi canta la cardino ;
Catsus sur un casse brouncut,
Enteni tabe le coucut
Que debiso dambé l'agasso..

. . . . . .

Le lièvre qui piétine dans le blé, qui piétine et se sauve à petit bruit, et s'étale ensuite, pattes en l'air, dans le sillon, le geai qui miaule comme un chat, le lézard qui s'assoleille, *le bourdonnement de l'abeille, l'agneau qui bêle après sa mère, les colombes qui roucoulent et les perdrix qui* coquericotent, *tout dit que nous sommes au mois de mai !...* (1).

Que dites-vous de cette symphonie, et que vous semble du talent du virtuose? Mais c'est au bas de nos pages, c'est dans le texte qu'il faut lire tant de jolis morceaux, et non dans une pâle et impuissante traduction. Certes, Jasmin et Mistral sont de grands paysagistes : je vous jure pourtant qu'ils n'ont rien fait de supérieur à cela.

J'ai gardé pour la fin une description d'orage, que j'ose comparer aux plus beaux tableaux inspirés par le même sujet :

... La nuée lentement s'approche, s'étale, noire plus que jamais, à tomber toute prête, portant la grêle dans ses flancs, et sur le Cauzé s'arrête !... Le bruit croît, croît toujours et la fureur grandit ; les bouviers quittent la charrue, par les champs, s'en vont en fuyant, avec l'attelage au joug, que presse l'aiguillon ; et, avec ses agnelets qui sautent au pâturage (2),

---

(1) La lèbe que trepo pou blat,
Que quan a trepat se derrato,
Qu'apèy sur un seilloun s'espato ;
Le gay que miaoulo coumon gat ;
La sernaillo que s'assoureillo,
Le brounzinadis de l'abeillo ;
L'agnèret que bêlo sa may ;
Las pijounos que roucoulejon
E las perdics que couscoudejon,
Tout dits que sès aou mès de mai !...

(Les Aouzèts e las Flous, countemplatioun*).*

(2) La noüe lantoment s'aprocho, s'esplandis,
Negro mès que jamès, à caige touto presto,
La grello dins sous flancs, e sou Caouze s'arresto !...
Le brut crech, crech toutjour et la hurou grandis ;
Les bouès quiton l'arai pés camps, s'en ban à huto,
Dan le pareil junit que l'aguillado buto ;
E dan sous agnerous que trepon aou pasteng,

la bergère au galop à la ferme s'en retourne... L'orage qui a choisi son grand champ de bataille, gronde comme canons qui vomissent de la mitraille !... Serpent rapide et flamboyant, un éclair part, tombe sur un noyer, le partage, l'abat !... On dirait qu'à ce bruit la terre s'entr'ouvre ; bêtes et gens, tout se gîte, s'enferme... La vache, le taureau, le veau et le bœuf trépignent dans l'étable et brament de frayeur !... Dans les arbres feuillus, que les éclairs illuminent, les petits oiselets se cachent et se serrent ; les femmes à genoux, à l'entour d'un cierge, le rosaire aux doigts crient : « Nous sommes tous perdus ! Courage, carillonneur du Cauzé !... Il ne faut pas que ton bras se repose ; mets tout à la volée ! Hardi ! .. Pour chasser le nuage maudit, sonne, sonne toujours ! » Hélas ! peine perdue. Du poignard à Mondom, de Bilas à la Muette, des Fortis au Troubet commencent à tomber, comme coups de marteau, ronds, plats ou carrés, des grêlons qui sur les maisons brisent vitres, toitures, mettent dans les vignobles les ceps à taille de saule... sur les côteaux et dans les combes, broient peupliers, chênes, ormeaux, écorchent les fruitiers du jardin, hâchent les herbes de la prairie, mettent en charpie, en fêtu, les seigles et les blés, les avoines, le lin, les fèves : tout fléchit devant le fléau terrible ... Pas un quartier de préservé, pas une plante qu'il ne crible. Il frappe partout, partout s'abat .... (1).

---

(1) La pastro à grand galop à la bordo s'en beng...
L'aouratgé qu'a caousit soun grand chan de bataillo,
Rouno coumo canous que boumisson mitraillo !...
Serpent prount e rousent, un esclaire partis,
Toumbo sur un nouguè, le partatjo, l'engarro !...
Diren qu'en aquet brut la terre s'engloutis ;
Las bestios e las gens, tout s'entuto, s'embarro...
La baco, le taourel, le bedèt e le bioou
Trepignon dins l'estable e mès bramon de poou !...
Dins les aoubres houeilluts que les lambrets alucon,
Les petits aouzerous s'estujon et s'arrucon ;
Las hennos à ginouls, à l'entour d'uno lutz,
Le chapelet as digts, cridon : « Sèn tout perduts !
Couratge, campanè d'ou Caouze !...
Caou pas que toun bras se repaouse,
Bouto tout à bandos ! Hardit !...
En d'acassa le crum maoudit,
Souno ! souno toutjour ! » Hélas ! peno perdudo !
D'ou Pougnard à Moundoum, de Bilas à la Mudo,
Des Fortis aou Troubet, coumençon de toumba
Coumo cops de martèls, roundos, platos, carrados,
Grellos que, sus houstaous, coupon bitros, teoulados,
Bouton dins les bignès las bits à coup d'aouba...
Sus tapets et mès dins las coumos,
Brigaillon bioulés, casses, houmos,
Pelon les frutès d'ou jardin,
Hachon las herbos de la prado,
Bouton en charpic, en soulado
Les secles e les blads, las ciouasos, le lin,
Las haouos : tout cruchis daouant le flèou tarrible !...
Pas un cantoun de reserbat,
Pas uno planto que nou crible !
Tusto pertout ! pertout s'abat !...
. . . . . .

..... Ainsi toujours, pendant une heure, la grêle tombe drû !... Le paysan joint les mains, murmure : « Jésus, mon Dieu » pleure, désespéré, le cœur navré... et sa femme toujours agenouillée, crie sans cesse, désolée : « Dieu nous punit de quelque grand péché ! »

..... Tristes, froides, glacées, muettes, enveloppées d'un grand linceul et, comme l'hiver, toutes nues, les terres ont pris le deuil... Sur les ceps pas une feuille. Vignes et champs, tout est broyé! .. Adieu pain, adieu bouteille ! Pas un raisin, pas un épi de blé

.... Maintenant tout est fini ; la nuée maudite, qui n'a plus ni éclairs ni grêlons dans son sein, comme un monstre géant qui a jeté son venin, s'allonge en grommelant, se délaye et nous quitte. Le temps devient calme comme poisson ; le soleillet, par une éclaircie, brille de nouveau sur la contrée, et l'arc-en-ciel paraît... (1).

Cet orage, n'en déplaise aux ennemis de nos divers patois, a la grandeur épique et peut être mis en parallèle avec les tempêtes d'Homère et de Virgile. Le spectacle en est saisissant, fidèle et complet. C'est *la*

---

(1) Ataou toutjour, pendent un' houro
La grello toumbo à delaouas !...
Le paisant se junis las mas,
Marmoto : « Jesus, moun Diou !... » Plouro !
Desesperat... le cor macat...
E sa mouilhè, toutjour aginouillado,
Crido san cèsso, desoulado :
« Diou nous punis de caouque gran pecat ! »
. . . . . .

Tristos, fredos, glaçados, mudos,
Estroupados d'un gran linsol,
E coumo l'hiouèr toutos nudos,
Las terros an cargat le dol...
Sur las souquetos nado houeillo !...
Bignos e camps, hélas ! tout es bargat !...
Adiou cautet ! adiou bouteillo !...
Pas un rasin ! pas un cabeil de blad !...
. . . . . .

Aro tout es fenit, la crumado maoudito
Qu'a pas mès ni lambrets, ni grellos dins soun seng,
Coumo'n moustre geant qu'a jitat soun bereng,
S'aloungo en roundina, s'acandis e nous quito...
Le tens beng calme coumo'n pech,
Le soureillet, d'uno lambrado
Tourno raja sur la countrado
E l'arcoulan d'ou se parech !

(La Grèllo d'ou Caouze).

tempête du plancher des vaches, décrite à la paysanne et par un paysan : soit ; mais quelle sincérité et quelle énergie dans la peinture, quel accents douloureux, à la vue du fléau qui ruine et dévaste ! Et en quoi, s'il vous plaît, cela peut-il être inférieur au tableau des fureurs de l'Océan ? Ici le cadre est moins large et la terreur moins vive, la vie humaine n'est pas en jeu pourrait-on dire : d'accord ; mais c'est le pain de tout une année qui s'en va, avec l'espoir de cent familles. Le marin peut lutter contre la houle et souvent triompher : ici l'homme est désarmé, croise ses bras et ne peut que courber la tête au passage de cette force aveugle, qui le désole et l'affame. Quoi qu'il en soit du degré de terreur que peuvent inspirer l'une ou l'autre scène, le récit que nous venons de lire est un morceau parfait : un vrai poète pouvait seul le signer (1).

Il n'est pas permis d'ignorer qu'au moment même où nous sommes, les tendances résurrectionistes de nos félibres méridionaux provoquent du côté du nord un mouvement de résistance très accentué, et que la théorie de *la petite patrie dans la grande*, proclamée naguère en Provence par nos modernes troubadours, est fort mal accueillie des Parisiens, auxquels de pareilles prétentions semblent un crime de lèse-nation. A entendre ceux-ci, tout patois fait outrage au français, et rien de bon ne peut venir d'un ramas d'idiomes surannés, vulgaires ou incomplets, qui ont certaine-

---

(1) La pièce dont on vient de lire un fragment (*La Grêle du Cauze, le 20 mai 1851*) ne figure pas dans le volume des *Fantaisies et Loisirs*, mais a paru, cette année même, dans un nouveau petit recueil intitulé : *Mes dernières fantaisies — Peut-être*. Le poème est-il récent, est-il ancien : voilà ce qu'il importerait de savoir. Si le morceau est de fraîche date, comme tout nous le fait supposer, il faut s'incliner devant cette verte vieillesse qui, passé soixante ans, signe son chef-d'œuvre.

ment servi autrefois à la formation du langage national, mais dont aucun n'est ou n'a été proprement une langue. Que répondre à cela ? — D'abord, et en ce qui a trait au sujet de cette étude, disons que l'instrument importe peu, et qu'en une langue imparfaite les plus plus magnifiques poèmes peuvent se produire, témoin l'*Enfer* de Dante et les *Sonnets* de Pétrarque, qui furent écrits dans le primitif idiome toscan. Paganini a pu exécuter merveilleusement sur une seule corde le premier chef-d'œuvre musical venu, et il ne serait pas impossible à un grand peintre de jeter sur le plâtre d'une muraille, à l'aide d'un vulgaire morceau de charbon, un admirable dessin. L'œuvre est le but, l'instrument n'est que le moyen : ce qui dès à présent nous autorise à avancer ici même qu'en employant ce rude et naïf patois de Beaumont — langue fruste et rudimentaire, s'il en fût jamais, — le poète Cassaignau a pu mettre au jour une œuvre saine, forte et remarquablement originale ; et cela suffit à nos conclusions. La langue française est-elle donc si grande dame qu'elle ne puisse souffrir auprès d'elle la conversation du pauvre monde ? — Mais cette Arlésienne en petit bonnet, et cette Gasconne en foulard de soie ont été vos nourrices, ma mie, et vous apprirent jadis à bégayer. Ce que vous savez, ce que vous valez, leur est dû en bonne partie : apprenez donc à les respecter. Parler correctement est bien : penser noblement est mieux ; et bien penser l'emporte sur bien parler.

Ces bons Provençaux ne tendent à rien moins, il est vrai, qu'à ressusciter l'antique langue romane, à envelopper dans un vaste réseau, à rattacher à un système uniforme les milliers de dialectes qui se parlent encore entre Marseille et Bordeaux. Peine perdue, inadmissible prétention ! On ne refait pas ce qui n'a jamais été. Le grand poète Mistral, qui nous paraît consacrer

actuellement à ce travail un temps précieux (un temps perdu pour la vraie poésie) écrivait récemment, à ce sujet, à notre auteur : « Pourquoi n'adopteriez-vous pas l'orthographe nationale de notre langue d'oc, aujourd'hui admise par tous les romanisants ? Il s'agit de si peu de chose ! Écrire simplement par *au*, *èu*, *iéu*, *ai*, *èi*, *oi*, *iu*, les mots que vous écrivez à la française par *aou*, *eou*, *oou*, *ay*, *ey*, *oy*, *uy* ? » — A quoi l'écrivain de Beaumont a fort bien répondu : « Je ne puis rien modifier au patois de la Lomagne, sous peine de l'altérer. Si l'honneur d'être compté parmi les félibres de la *maintenance d'Aquitaine* ne m'est offert qu'à cette condition d'adopter l'orthographe sanctionnée par ladite maintenance, érigée en académie des innombrables idiomes de la langue d'oc, je refuse cette distinction. »

La langue romane a vécu, bonnes gens de Provence, excellents félibres, — si tant est qu'elle ait vécu ! (j'entends qu'elle n'a jamais été et ne sera jamais qu'un patois). Prétendez-vous l'ériger en rivale de la langue française ? D'un chalumeau rustique, instrument gracieux, puissant même à la vérité, lorsqu'il est embouché par Mistral, prétendez-vous faire un orgue dont la voix couvrira tous les bruits d'alentour ? Vous perdez votre temps, je le répète, et vous travaillez à enfler tellement l'outre de votre cornemuse, qu'elle en crèvera, sans tarder. Prenez-garde, en tout cas, aux coups d'épingle dont les Parisiens criblent, à l'heure qu'il est et sans pitié, votre sonore peau de chevreau.

Car la querelle est futile, Dieu me pardonne ! et il me paraît qu'on exagère singulièrement, de l'une et l'autre part, les proportions du débat. A en croire ces audacieux félibres, une croisade se prépare du Midi contre le Nord, et les gens du Nord, de leur côté

font mine de fourbir leurs armes, comme pour repousser un invasion prochaine des pays méridionaux ; — alors qu'en réalité il ne faut voir en tout ceci que des frères, dont les uns disent *bonjour* et *adieu*, pour donner le salut, tandis que les autres préfèrent articuler *bounjour* et *adiousias!*

— Vous êtes encombrants, vous tendez à vous glisser partout ; on ne voit que méridionaux aujourd'hui, il n'y a de place que pour vous ; la politique, le journalisme, les fonctions et les arts, vous avez tout envahi : tel est le reproche que les gens *d'oil* adressent volontiers aujourd'hui aux gens *d'oc*.

— Eh ! qu'importe ? répondrai-je. Et quand cela serait ? chacun se case comme il peut et recherche à bon droit le meilleur emploi de ses facultés. Le méridional est vif, délié, pénétrant, fertile en ressources, beau parleur : si ces qualités, qui confinent à autant de défauts correspondants, lui donnent le pas sur vous, hommes du Nord, en bien des occasions, — vengez-vous, en le battant sur quelque autre terrain. Vous êtes froids, méditatifs, sensés, studieux : à vous la science, les spéculations et les entreprises. Le soleil luit pour tout le monde.

Un jeune homme m'a raconté — et je cite textuellement ses paroles, — qu'un rédacteur en chef de journal lui disait tout dernièrement, à Paris (le journaliste exagérait à plaisir) : «Vous êtes méridional : le journal et la politique s'ouvrent devant vous, tout comme la littérature. Voilà trois carrières dont le Midi fera désormais son domaine ; encore quelque temps, et les Gascons accapareront tout cela. »

— Eh bien, tant mieux, ai-je le droit de répliquer, si les lettres et la politique peuvent y gagner : à chacun selon ses forces, au plus fort la besace. Dans une même famille, chacun des frères prend l'essor, sui-

vant ses aptitudes et ses moyens; chacun tente la voie qui lui est propre, et les frères n'en demeurent pas moins unis. La patrie commune n'est grande que par l'agrégation des petites patries dont elle se compose; une valeur puissante est formée d'unités solides; et plus une armée compte de soldats ayant leur bravoure propre et individuelle, plus elle est invincible. Laissez donc les Bretons chanter tout à leur aise *Telen arvor* et les Provençaux soupirer *Magali*, pourvu qu'au jour de l'effort commun ces divers éléments de la vraie France se donnent la main et se réunissent sur la commune frontière : il n'y aura qu'un cri de guerre alors, et c'est en bon Français qu'il sera poussé. Faites bon marché des questions de dialectes ou d'aptitudes; laissez, tant que dure la paix, rivaliser les frères, en littérature, en art, en industrie, en politique; ils n'en seront que plus forts, au jour de la revanche, pour regagner le patrimoine perdu de ces autres frères bien-aimés qui chantaient la *Lauterbach* et les *Lieder* d'Alsace. Mais, au nom du ciel et surtout, ne faites rien pour les diviser; le moment serait mal choisi. Non, il ne faut pas chercher à détruire la *petite patrie dans la grande*. On a vu quelques régiments de mobiles, troupes improvisées et sans expérience, faire merveille en 1870, en face de l'ennemi : que représentaient ces régiments novices? — La petite patrie, avec ses traditions locales, son patois, sa cohésion, ses amour-propres souvent féconds, toutes choses qui, réunies, faisaient leur force relative.

Ecoutez, au surplus, ces paroles d'un savant helléniste (1) au sujet des patois et idiomes que l'on parle encore dans certaines de nos régions :

« Et pourquoi, dit-il, voudrions-nous les faire mou-

(1) M. Egger, membre de l'Institut *(Souvenirs et Conseils)*.

rir ? Pourquoi chacune de nos provinces n'aurait-elle pas le droit de garder ces souvenirs originaux de son anciennent indépendance ? Notre langue académique, la langue de Corneille, de Molière et de Bossuet est admirable, sans doute ; mais se prête-t-elle bien aux inspirations modestes de la poésie du village ? Certains patois ont un charme particulier de naïveté locale que rien ne peut remplacer ; ils répondent aux variétés du climat, comme aux divers aspects de la nature dans nos provinces. Laissons le villageois, laissons le bourgeois des petites villes écrire et chanter, quand il lui plaît, à la manière de ses aïeux, pourvu que d'ailleurs à l'église, à la mairie, chez le notaire ou au tribunal, il entende et pratique la langue commune, pourvu qu'en tout ce qui touche aux intérêts de la grande patrie, il reste toujours un bon Français. »

Mais nous voici loin de notre sujet : revenons-y pour caractériser, s'il se peut, l'œuvre avec l'auteur et terminer cette notice déjà longue par un portrait.

Ce qui tout d'abord éclate et ressort, à la lecture de ces *Fantaisies*, c'est leur profonde originalité : l'inspiration en est franche et personnelle ; le poète n'a rien emprunté ; c'est lui qui l'affirme, et vous pouvez l'en croire. Il boit dans son verre, qui, pour n'être qu'un simple gobelet et par cela même qu'il est un gobelet de paysan, n'est pas des plus petits. Aucune réminiscence classique, nul souvenir de Jasmin ou de Mistral : ce point est à remarquer. Vous trouverez rarement pareille sincérité chez nos modernes troubadours, qui, tout en patoisant, veulent bien, pour la plupart, que l'on sache qu'ils ont de la culture et ne sont pas fâchés, que l'on me passe cette expression, de laisser passer un bout de faux-col sous leur blouse d'emprunt. Nous avons ici l'homme des champs, qui

dit ce qu'il a vu, comme il l'a vu et dans la langue qui est la sienne : rien au-delà, et avec cela seul on peut faire d'excellente poésie ; Cassaignau nous le prouve. Il respecte sa langue, et sa langue, par une juste réciprocité, le sert à merveille ; s'il doit beaucoup à sa langue, celle-ci pareillement lui devra le monument qui la fera vivre ; car ce patois imitatif, fort et imagé s'est incarné dans le livre ; on l'y retrouve tout entier, pur de tout alliage, sans artifice ni parure, tel qu'il fut sans doute parlé à l'origine, tel qu'on le parle encore au village et à la ferme.

La note dominante du recueil, c'est la bonne humeur. Les médecins ont la poésie gaie, témoin Rabelais, dont Cassaignau peut hautement et à bon droit se réclamer.

On montrait autrefois, à Montpellier, et l'on faisait même endosser, je crois, aux carabins qui allaient subir leurs épreuves, la robe authentique de l'auteur de *Gargantua*. Vous êtes passé par Montpellier, cher monsieur ; et cette robe quelque peu contagieuse, moins redoutable pourtant que celle de Nessus, a été vue sûrement sur vos épaules. Ceci explique suffisamment, sinon rigoureusement, vos rapports de parenté avec le curé de Meudon.

Notre auteur est, en effet et avant tout, satirique et rabelaisien. Satirique, c'est peu dire qu'il *emporte le morceau* ; il scalpe les crânes et fait fumer les chairs : que les charlatans et les empiriques se le tiennent pour dit, et pareillement ses adversaires politiques. Rabelaisien, il nous montre des repas pantagruéliques, où il s'attable lui-même volontiers... Qui donc n'a pas son petit défaut ? Il est chansonnier aussi, et des plus fins, et tourne agréablement le couplet, — couplet de vaudeville s'entend, en vers bien français, que Clairville ne désavouerait pas.

Ainsi je passe mon temps, ainsi je chantonne, dit-il ; jamais collier ne n'a pelé le cou. Siffler quand il me plaît, voilà bien tout ce que j'envie ; plutôt que de quêter, je me passe de pitance. Que sert de s'enfler, comme dame grenouille ; à Pierre, Jacques, Jean de tirer le chapeau ! On est toujours à temps de crever dans sa peau. Devant Dieu seul ma muse s'agenouille... » (1).

Que parlai-je de portrait ? Son portrait, le voilà ; c'est lui-même qui l'a crayonné : il est fidèle et ressemblant ; et le physique ne dément pas ce que vous savez du caractère.

Si vous allez jamais de Beaumont à Cox, vous courez la chance de rencontrer, en charrette anglaise, marchant au petit trot de route, un vieillard à cheveux blancs, très vert, œil fin, visage frais et souriant, vrai tête d'abbé du dix-huitième siècle, tel qu'on peut se figurer, à cent ans d'intervalle, Voisenon ou Grécourt : c'est lui, le médecin qui fait sa tournée de malades et qui peut-être improvise, en cet instant, quelque quatrain malicieux, au branle de la voiture. Saluez-le : c'est un poète !

10 Juin 1883.

---

(1) Ataou passi moun tens, ataou jou canturléji,
Nat cabestre, jamès, m'a pas pelat le cot...
Ichioula quan me plai, b'es plà tout ço qu'enbeji,
Prumè que de quista me passi de fricot...
Qu'aboundo de s'anfla coumo damo granouillo,
A Pierre, Jacques, Jan de tira le capèt.
L'on es toutjour à tens a creba dins sa pèt,
Daouant Diou, soulement, ma muso s'aginouillo...

(Boutado, *A moussu Bories*).

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE